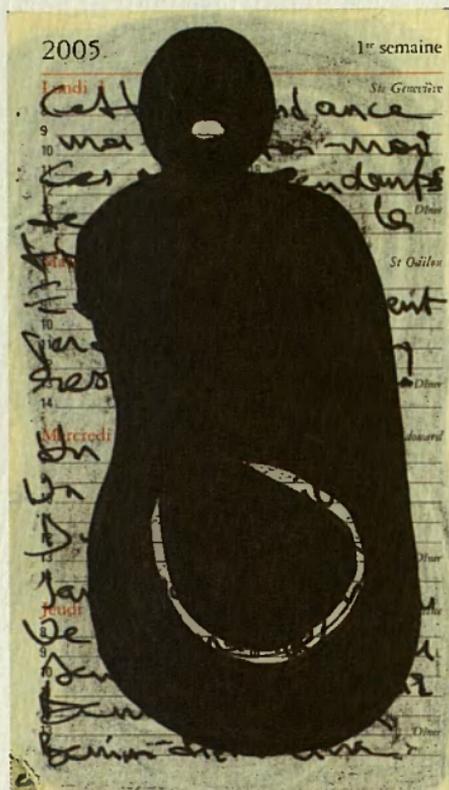


Seyhmus Dagtekin

AU FOND
DE MA BARQUE



Centre Poétique de Rochefort-sur-Loire

le dé bleu

L'IDÉE BLEUE

Centre Poétique
7, Grand'Cour
49190 Rochefort-sur-Loire.
Tél./Fax : 02.41.78.79.14
Tél. : 06.14.32.68.06
centrepoetique@wanadoo.fr

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre d'une résidence de poète qui s'est déroulée de mars à juillet 2007 à Rochefort-sur-Loire.

Les résidences de poètes s'inscrivent dans le développement du Centre Poétique municipal de Rochefort-sur-Loire où est né en 1941 le mouvement poétique appelé «l'École de Rochefort».

L'opération a été réalisée par la Commune de Rochefort-sur-Loire avec le soutien du Ministère de la Culture, de la DRAC des Pays de la Loire, de la Région des Pays de la Loire, du Conseil Général du Maine-et-Loire et du Comité d'Expansion du Pays de Loire en Layon.

**AU FOND
DE MA BARQUE**

DU MÊME AUTEUR

poésie

Artères-solaires, L'Harmattan, 1997

Les Chemins du nocturne, Le Castor Astral, 2000
- Prix Yvan Goll 2000

Le Verbe temps, Le Castor Astral, 2001

Couleurs démêlées du ciel, Le Castor Astral, 2003

La Langue mordue, Le Castor Astral, 2004

Juste un pont sans feu, Le Castor Astral, 2007
- Prix Mallarmé 2007

roman

À la source, la nuit, Robert Laffont, 2004
- mention spéciale du Prix des Cinq Continents

Seyhmus Dagtekin

AU FOND
DE MA BARQUE

Poèmes

le dé bleu
L'IDÉE BLEUE
2008

© L'IDÉE BLEUE, 2008.
ISBN: 978-2-84031-246-8

*Au frère poirier, au frère bouvier,
à la sœur coucou qui, le long de
mes déambulations, ne me laissèrent
jamais seul
et à la loire qui m'accompagna avec
son eau froide et brûlante*

COMBIEN SUIS-JE EAU

De quel nom fredonnerons-nous l'image
Le verbe de l'image
L'image de notre nom sans verbe
De notre nom nomade
Sans image
De quel mage volerons-nous le son
Pour le rajouter à quel verbe sans corps
À quel verbe qui ne nomme aucun corps
Corps qui passent sans s'alourdir d'aucun son
Aussi léger que la terre sans surface
Où ne survit aucun corps
Sans son et sans image

Il y a une petite place dans la barque
Il y a rouille au fond de la barque
Il y a des loutres
Et des canards au fond des loutres
Qui luisent à travers les barques
Il y a de l'orange et du vert dans l'herbe
Il y a toi
Encadrée dans les miroirs comme autant de
cieux au fond de l'herbe
Autant de cygnes traversant cous et chaînes
Pour t'arrimer au fond de la barque
Comme le surgissement des vies
Que tu maintiens en veille
Pour que tout bouge en toi
Sans que rien ne me délivre

De bouche en bouche
Nous arriverons à la main
Avant que l'eau ne nous barre la route
À la suite des syllabes qui me coupe de toi
Pour perpétuer cette tuerie
À la surface de l'eau
/
Comme ce corps qui n'existe que dans sa
propre solitude

Quand tu te retires du monde
Le monde ne s'arrête pas pour autant
Ne se retire pas
Quand tu vas dans le vaste monde
Tu ne deviens pas vaste pour autant
Quand tu te privas de la multitude
Tu n'occupes pas pour autant ta solitude
Tu ne l'élargis pas
Quand tu te chasses du bruit
Tu ne découvres pas pour autant le silence
Quand tu te coupes les branches
Tu n'augmentes pas pour autant
La sève qui irrigue ton front

Si tu me donnes un verre d'eau
Je ne saurais si c'est pour boire
Ou m'y noyer

Quand un bouton a l'intention de tomber
Il tombe. Tu n'y peux rien
Quand une langue a l'intention de s'avalier
Tu l'avales.
Elle n'y peut rien. Elle t'avale
Tu n'y fais rien même si la chair est un peu
lasse de se faire trou
De passer par les trous
Pour ne déboucher que sur d'autres trous
/
La langue n'y peut rien
Entre l'eau
Et la maturité à venir
Du silence

Êtes-vous contents maintenant
de sortir mes yeux de leurs caves
et de les disperser
à la suite d'une antilope qui glisse
d'une feuille qui tombe
d'une loutre qui retransverse une vue
chargée de mots que vous auriez voulu dire
de ce paysage que vous auriez voulu porter
comme le déploiement du sourire
Êtes-vous contents que je reste collé à cette
pierre
Que tout m'échappe
Sans que je n'échappe à rien

Toi aussi tu diras, tu n'arrêteras pas de dire
ce que tu as commis sur le sang du frère
Pour qu'il se mêle à quoi
Pour que tu deviennes la perte de quel mot
Dans la profondeur trouble de l'œil

Après, maman aussi sortira
Moi aussi, librement mentir dans ma soli-
tude pour ralentir ce que je cache dans ma
nage

/

Ce qu'il y a de corps chez maman, se retrou-
vera-t-il chez moi
Et si je n'ai plus de corps, puis-je tout de
même me retrouver chez elle ?
Avec mes dents
Qui se chauffent
Dans les chairs qui m'avoisinent

Tu changes de main
Tu changes la peau de ta main
Les formes de ta main
Les bruits de ta main
Le poids de ta main
Les eaux de ta main
Et qu'en gardes-tu
Sans nous avertir de ta disparition
Sans te vêtir d'aucune peau
Soudée à nos corps
À une démence près

Pourquoi cette montre ne marche pas
Pourquoi est-elle en panne
Si on tourne longtemps, notre tête tombera-
t-elle comme une aiguille
Quand une aiguille tombe, peut-elle se
planter dans une moule
Ou une huître pour pouvoir réguler sa voix
comme la plus inattendue des ressemblan-
ces avec les revenants

/

Et d'où prélèverai-je mes bouffées de laine
Pour mes provisions de poux
Même si je n'aime pas les gifles
D'où qu'elles viennent

Du feu, de l'eau, de l'air, de la terre
Fer dans les vers
Qui se dissipent dans la fumée
Qui me dissipe
Fer qui roule à travers les fumées
Vert qui disparaît dans le fer
Pierres qui bâtissent et anéantissent la fumée
qui se disperse dans l'air qui disparaît dans
mon nez prolongeant le fer
Rouge
Des moulins. Et des billes noires
Qui peuvent me venir
Qui peuvent m'exclure de ton devenir
Couvrir plus fort mes bruits
Dans cette chair qui ne peut embrasser
Aucune nuit
Qui te rassemble
Goutte à goutte
En démence
Aussi bien qu'en absence
Pour que le loup qui me devance
Puisse

Retrouver

Le chaos

Ceux qui se hissent, verront
Ceux qui se terrent, mourront
De ce qu'auront vu
Ceux qui se hissent

Nous sommes cernés, mes petits. Il n'y a
même pas une seconde de répit
Vous pouvez vous assourdir de vos caquè-
tements, de vos croassements, de vos cris
Nous ne sommes pas moins condamnés
Vous vous êtes battus vaillamment
Vous avez plus que résisté
On nous avait dit une disparition plus rapide
Un effacement instantané et total
Il sera progressif mais total à terme
Sans savoir ce que nous réserve le terme
même de l'effacement
Nos bruits sont couverts depuis longtemps
par celui de notre fin
Dans ce temps qui nous regarde de l'au-
delà de sa disparition
Sans savoir de quelle lumière morte nous
sommes l'étoile

Nous sommes cernés, mes petits. Par cette
fin que nous cernons. Nous sommes la fin
même de notre perte. Le temps même de
notre fin. Nous sommes la rumeur qui pré-
cédons notre fin. Le souffle qui la retar-
dons. Nous sommes l'agitation même qui
la brusquerons. Le flux qui scellerons la fin
de toute eau
Entre feu et fleur
Où tout bruit
Est l'annonce
De ce qu'il ne fut
Jamais

Je ne suis pas eau pour filer jusqu'à toi
Je ne suis pas air pour venter jusqu'à toi
Mais de quelle fenêtre te regarder
Pour parler d'oiseaux et te dire
Heureux de t'avoir connue
Comme ton ti père
Que ton repos soit doux
Autant que ton cœur fut bon
Que d'autres viennent te retrouver dans ton
repos t'appelant fille, sœur, filleule, mamelle
Que d'autres te nomment bru, amie, mar-
raine, belle-sœur des tartares
Ce que tu fus
Même si l'on ne sait ce que tu seras
Dans le temps qui passe
Dans le souvenir qui reste
Comme ce chant de la fauvette
Où tu ressembleras à ma mort

Tout n'est pas aussi aveugle que tu ne le
voudrais
Mais oui, prend ton envol de ton montjean
Sans soudure ni toile
Pendant que je rimerai
De poire à désespoir
De bœuf sans aucune escalope
Pendant que chacun ira faire taire ses salo-
peries ailleurs
Avec des portes qui ne ferment aucune
écorchure
Et cette foutue balade que j'écourterai
À chaque tour
D'une enjambée
Pour n'avoir rien à enjamber
De ta mort
À mon absence

Dilapidons encore un peu de ces sous
De ces sous-gar, de ces sous-garnitures
Pour mettre le futur
Sous cellophane
Une tête de chien à chaque encablure
Qui te serviront de bornes
Dans tes ministères du sud
Sans hémisphère

Demain, une jambe de moins, c'est décidé
Une tête de plus
Dans cette eau courte
Forte de ses avenirs et de ses bulles
Pour n'exister que dans ce trait
Qui ne me nomme pas
Sans jamais t'oublier

ABOLITION DU HASARD

Je choisirai une de tes mains
Contre une de ces têtes
Qui me guettent
Dans le tournoiement continu des roues et
des gouttes
Pour que je devienne
Feu sur place
Pour que tu deviennes
Mur qui coupe le fer
Lentement. Comme un poirier
Dans les racines de cette langue
Pour que tout. Pas à pas
Me rapproche de toi

Nous tournerons avec une autre meute
Vers d'autres émeutes
Mais que ferons-nous
De ces retards qui s'accumulent
Comme la noyade du mot

Une fois que tu ne seras plus
Tu n'auras plus rien à dire
Tu ne le sauras plus
Et les paroles couleront
Comme autant de barques

/

Enlace-toi autour de mon cou, ô loire
Pour me murmurer ces chants
Que tu sais
Mais que tu tais
Et qui deviendront
Autant de verrues
Sur la parole

Voilà, j'ai touché l'eau pour toucher le mot
En guise de retrouvailles
Que nous aurons à déguiser
Entre chat et oiseau
Et un bruissement réversible
Qui ne sait où s'arrêter

Mais je peux te saluer d'une autre barque
D'un autre bord
Sans lieu, ni pont, ni port
Loin de toute terre ferme
Qui t'enferme
Dans tes blessures
Au pied d'un poirier
Deux heures plus tard. Deux ans plus tard
Un peu bas, un peu tôt
À battre cette eau
Pour la prochaine guerre
Comme autant de vains mots
Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de noir
Dans ma paume qui t'attend

Non, pas de cimetière aujourd'hui
Je poursuis tes restes
Pas à pas, je défais chaque pierre
Chaque rue
Pour refaire ton rêve de sable et de roses
En regardant passer les gloires
Adossé au tronc du poirier
Mon frère

Tandis que je mange la terre
La terre me recrache
L'eau me démange
Pour remonter à nos frémissements
Premiers
Comme ce liquide qui passe
Sans s'arrêter à ses tourbillons
/
Toi aussi, laisse-toi aller
Et goutte
Goutte à cette douceur
Avant qu'un crapaud ne t'avale
Avant qu'une mouette
N'avale le crapaud
Dans les sables mouvants de la langue

De même qu'ils marchent sur l'eau
L'eau les fauchera dans leur marche

Viens petite fourmi
Viens sur mon doigt qui te portera sur ma
langue qui te portera sous mes dents
Je te délivrerai
Il y aura une pierre
Non loin de ma tête
Qui me délivrera
Viens
Qui voudras-tu émouvoir de tes cascades,
petite fourmi

Les vagues viennent mourir à mes pieds
Jusqu'à la mort de mes pieds
Qui courent derrière chaque chevelure
Pour quémander pitance
Entre ce que tu miroites
Et ce que la langue me prend

Il faut que tu viennes, petite fourmi
Je t'attrape à l'envers
Tu t'échappes à l'endroit
Je te confonds le jour
Tu réveilles la nuit en moi
Il faut que tu viennes
Mes bras te sont tout ouverts
Je peux m'envoler, faire un tour et revenir
Te laisser un peu plus dans le balancement
de cette tige, de ces feuilles
Aiguiser un peu plus mon attente
Mais, à la fin, il faut que tu finisses
Petite fourmi
Parce que les vagues qui montent
N'empêchent pas l'eau de descendre

Mais la nuit n'entrera pas dans ma maison
Elle n'y entrera que si tu la précèdes
Ne s'y installera que si tu l'habites
N'en sortira que si tu l'expulses
Pour accoucher du jour
Comme les prémisses du bonheur

Tu ne sais peut-être pas, mais qui a mangé
le grain en a mangé l'arbre aussi
Qui a mangé la mouche, en a mangé le singe
aussi
Pour éviter
Pour susciter on ne sait quel regard
Pour fuir, être vu on ne sait de qui
Dans toutes ces suites du hasard
Dites dans le regard
De ces chevaux qui piaffent
Pour que
Tu sois dite

Je descends une de tes chevelures
Je suinte d'une de tes blessures
Je me reforme dans un de tes sourires
Joyeusement, dans un de tes regards

/

Tu me touches, je t'exécute
Et de nouveau
Tout est
Tu es
Abolition du hasard

CE QUE J'AI DE REPTILE EN MOI

Tout au fond de mes poèmes
Pas de tombeau
Juste ce que j'ai de reptile en moi
Pour entrer dans ce corps qui me reste extérieur
Dans le fond du regard

Ça, c'est comment tu aurais dû être
Ça, des mots où tu aurais dû paraître
Ça, le regard où j'aurais dû disparaître
/

Quoique tu dises, je dirai amour
Serpente à ma porte
Même si je te voyais dans le détail
Même si tu me voyais dans l'avenir
Sans savoir ce que j'attendrai
Sans savoir ce qu'engendrera mon attente

Mais au fond de moi
Un moineau
Qui ne veut prendre aucune sortie
Ne veut rester dans aucune case
Pour faire de moi
Cette boussole sans nord

Une fois, on était affamé, on a pris un mou-
choir et on l'a mangé
Une autre fois, on est devenu billes qui voya-
gions d'une tête à l'autre
Une autre fois, on était tristesse
On s'est déchiqueté et s'est éparpillé sur
chaque œil
Une autre fois, on était moulins qui aspi-
rions les couleurs
Une autre fois, on était four qui brûlions les
rires
Et alors, tout autour de nous, les champs
étaient gris et les bûches, tout en couleur
Un autre moi en face
Juste à l'instant où je disais
J'ai vécu ce goût de la chair

Demain n'a jamais su nous prévenir de ce
qu'il allait garder ou supprimer
Je n'ai jamais su que demander
Je n'ai su te voir qu'au gré de ce qui me
venait
Mais tout y est. Posé d'avance
Mère avec sa biche. Père avec sa bêche
Mains en feu. Arbres en fleurs
Et ce calme qui me mènera vers la chute
d'un pétale sur une abeille affairée
Tout y est, le bois pour le feu
Le pis pour le lait
Les sabots pour le bouillon
Tu mèneras tout à maturité
À mesure que l'eau touche tes mains
Que tes mains reforment tout

Les mères se ressemblent. Elles rassemblent
à leur image nos dissemblances
Entre ce que tu dis et ce que je mords
Dans le rythme des pendus et des épandus
Et de ce que nous garderons pour continuer
À sarcler la langue
Jusqu'à la fin de la terre
Jusqu'à l'épuisement de la mère
Jusqu'à ce que sol se fasse sel
et disparaisse
par le trou d'un rêve

Oui, oui, tout est en place. On peut partir
La cloche sonne, l'oiseau chante, le vent
frémit, la chèvre broute, la brebis rumine
Tout est en ordre autour de la mère
Elle peut laisser tomber son œil de verre sur
ses os pour que tout recommence
Sans que tu ne sois en rien
Entre ce qu'il y a d'imperceptible dans la
venue du sommeil et la poussée des ongles

Tu vois l'instant. L'après, tu ne le vois pas
Comme ce dos que tu tournes à la lune
Comme ce cri que tu n'imiteras jamais
Mais que fais-tu quand un chien aboie au
loin, quand un poisson entre avec un sur-
saut dans ton sommeil, quand un serpent
est un rêve que tu n'atteindras jamais,
quand une treille est un pont qui me laissera
à mi-chemin de ton rêve

/

Sur quelle roche veux-tu que je délaisse la
suite même si tu ne seras plus ce que je dis
dans la faim de la langue que tu me dérobes

Pourquoi n'es-tu jamais là où tu me dis d'attendre

Me laissant quelques sons qui peuvent te ressembler autant qu'à d'autres

Quelques bovins dans le rythme

Quelques oiseaux se déplumant en rythme

Qui n'adoucissent en rien mon attente

Je sais qu'on a la place qu'on mérite

Sous l'arbre qu'on mérite

Qu'aucun raccourci ne remplace aucun vide

Comme cette poignée de terre à laquelle je me mêle

Cette aube que tu laves de ses épines

Allez, levez-vous, debout ! Qu'attendez-vous
Rien ne bouge, ni dans la terre, ni dans les
feuilles

Qu'avez-vous dit quand vous vous êtes enter-
rés ici, à quelle branche avez-vous accroché
votre collier

Votre collier d'enragés

Quelle pierre avez-vous chargée de la protec-
tion de vos ongles

De vos ombres, de vos dos, de vos os
De vos poussières sans ombre
Mais levez-vous avec vos feuilles
Avec vos deuils à effeuiller
Levez-vous et montrez-nous quelques abris
Dans ce pays qui aurait en horreur ses oli-
viers
Une part par méchanceté
Une part par négligence
Montrez-nous de quelle eau laver nos
olives amères
Dans les souvenirs de quel vent
Dans la chasteté volatile de quelles feuilles

Avez-vous laissé un serpent quelque part
pour qu'il veille sur vos tombes
Faites-vous toujours le dos rond à ce qui
tombera du nord
Dans vos secrets que nous curerons
Comme ces croupes
Qui vous remplaceront dans vos tombes
Pour mettre une autre tuerie en place

Je t'écris, tu me décris
Je t'exerce, tu m'exècres
Je me fie, tu me défies
Je me veux à un pas de toi
Tu t'adosses au poirier
Dans le calme bonheur de ce vent
Frère bouvier
Et tu prépares mon trépas
Calmement
Au bord de l'eau
Et les barques

L'eau est essentielle m'a-t-elle dit
Et elle a disparu
J'ai retenu d'elle ce que je pouvais
Pour monter le fil de son absence
Alors que je sais, je ne suis en rien le frère
de l'aigle
À peine celui du bouvier qui m'insérera
comme une couleur de plus dans le chant de
son coucou
Mais qui m'entendra d'ici si je pousse mon
cri
Quelle oreille amortira ma chute
Alors qu'icare était déjà brûlé
Avant d'entamer la sienne

Mais oui ça te prends comme ça tes airs
Tes regrets, tes afflictions
Tu ne sais quoi en faire
Tu n'avais qu'à ne pas la commettre ta forfaiture
La répéter ainsi à travers les forêts du monde
Ça t'avance à quoi, peux-tu me le dire
Y en a d'autres qui avanceront d'autres pions
Dans le secret de leur tête de morpion
Ils ourdiront des monstruosités
À la mesure de leurs appétits monstres
Mais ta déception, garde-la pour toi
Si douleur tu en as, tu la gardes
Accomplis ta chute et qu'on n'en parle plus
Coucou
Sœur du bouvier
/
Si tu es branche, je te coupe
Si tu es biche, je te chasse
Je t'irradie de mon champ
Et chacun peut rester avec son troupeau
Qui monteront tour à tour le fil de l'eau
Que tu couperas avec tes termites
Avec tes ermites sans cimetièrre
Qui errent avec leur parole de trop

Ah ! Sœur coucou
Nous ne sommes peut-être pas aigles
Mais nous voyons leur vol
Nous n'avons plus de prairie pour nos épan-
dages mais nous avons le poirier tout à côté,
et les oliviers
Contrairement au frère bouvier
Qui ne sais à quel condiment manger ton âme

Je pense déjà.
Je suis précédé de mon vide.
Tu m'y pousseras.
Je tomberai.
Avec ce fil.
Que tu défais.
Loin de moi.

À vos ailes, frères oiseaux, oui, plus haut,
au-dessus de cette paisible pénible paisible
coulée de cadavres près des cimetières que
je compte et décompte sur le nombre des
branches pour régler ma respiration
Et qu'à une ailée d'ici, chacun bondit de ses
terres pour ne remplir aucune de ses faims
Me laissant avec les tombes que personne
n'a pas pris la peine de dénombrer

Oui, oui, continue sœur coucou
Même si rien ne change par notre parole
Continue
C'est une terrible histoire que la tienne
Qui surpasse en horreur les nôtres
Juste quand le frère bouvier passe
Tu mentiras
Gentiment
Il voudrait tout garder pour lui
Même l'horreur

Par quoi avais-tu commencé d'ailleurs
Sœur coucou

Par ingurgiter l'œil ou l'oreille du frère
Pour qu'il soit sourd ou aveugle
À ce que tu fus, à ce que tu fais
Le bec, tu peux le tremper dans n'importe
quelle eau, il oublie et tu passes à une autre
becquée

Mais ailleurs, ça laisse des traces
Allez, régurgite-les, calme, paisible
Aux alentours de ces cimetières sans mémoires
Pour ne traverser de bout en bout aucun rêve
Comme si l'absolu de la terre allait écraser
ma tête dans l'absolu

Tandis que chacun grave sur sa peau ce qu'il
a arraché à sa tête

Ce que le corps ne dit pas, ne fait pas
Ce qui nous reste de toutes les morts
Ce que les naissances ne sauront reprendre

/

Et personne pour brûler ton ombre

Tour à tour, tu te transformes en vache
Ou en chagrin
En limace, en pantin
Et pendant ce temps, la mère continue
Alors que ce que tu veux n'est pas ce que veut
l'âme de l'autre.

Et tout s'en fout, la vache, le verdat, la truie,
le corbeau

Le rossignol, ah ! le rossignol avec son chant
Toujours premier à vouloir épater

Et le coucou qui continue son métronome
Mais tout s'en fout, le vent, le bruit, l'eau
– N'avez-vous pas tort de vous foutre de ce
qui se passe autour de vous ?
L'olivier au nord s'en fout
L'eau coule, infatigable
Tant qu'il lui reste des gouttes à égrener
Et moi qui parle aux éléments dans mon
être élémentaire
Mais il se passe des choses autour de vous
Je suis dans ce qui passe autour de vous.
Les moustiques dans le vent s'en foutent
Les fourmis sous l'écorce s'en foutent
Moi aussi, je voudrais avoir à foutre
Mais la terre est loin
Tu es loin dans la terre
Là-bas, immobile
Cimetière des marins même pas malins
Chiens même pas enragés par la folie des
paroles
Tu veux craquer ? Tu veux tomber
Tu veux te jeter par terre mon poirier bien-
tôt centenaire
/
Allez, cède pas au bouvier
Qu'il aille s'épandre en d'autre pourriture
Il pourra toujours se rendre présentable au
son de quelques oiseaux mal lunés
Nous irons voir
C'est un devoir de voir de près
Ce qui se passe

Dans
Et au dehors des près
Et on s'envolera
Personne ne nous verra
Ni sol, ni soleil
Où cimetièrre qui a si peu de terre
Tu veux que je me jette d'en haut
À tes pieds ?
M'en fous
Je reste là où je suis
Si je tombe
Ça sera en poussière
Une poussière sur chaque son de ma sœur
coucou
Qui n'a pas fini avec son frère
Qui lui fut
Un long repas.
M'en fous, je reste
Au-dessus de ce carré
Sans forme
Qui mendie des caresses
Même à ses mandibules.
M'en fous, tu disparaîtras
La branche se cassera
Avant que je ne tombe
En poussière
Avant que tout ne me recrache
Comme une indigeste bouchée

Tu ne me vois pas ?
Je me cache de tout pour que tout me cache
Mais je ne vois que toi
J'attendrai que l'heure passe
Et que je te revois même après l'heure
Je me ferai le frère de ces chants
Même si personne ne reconnaît rien en moi
Je resterai
Un goût, un dégoût
Au départ
Et à l'arrivée de ta voix

Pendant ce temps, la fourmi grimpait,
attendant qu'une goutte d'eau ne la rende
à la terre
Pour me dire
Le tout n'est pas de monter
Mais de ne pas se fracasser dans la chute
Voir dans la chute
Ce que personne ne verra

Y aura des surprises
Que nous saurons cueillir avec le savoir-
faire d'un cimetière
Avide de fraîcheur
Ma poussière
Ma toile
Que j'éparpille
Entre sol et ciel

Personne ne dit, personne n'a rien à dire
Rien ne sortira de cette conne avec ces fers
Rien de ce cirque
Qui nous largue
Chacun avec son chant
Devant ces mêmes vents

/

Pour que tôt ou tard
Nous tombions
Poussière
Sur un cimetière
Gardé par un poirier

Moi, j'avais une paire de ciseaux jaunes.
Moi, j'en avais des verts avec lesquels j'ai
découpé mon nez. Les trois sont passés
sans qu'on ne les remarque. J'ai découpé
mon école en forme de masque et l'ai lan-
cée comme un œuf sur la tête des passants.
J'ai coupé mon école en forme de grand-
père et l'ai lâché sur les trottoirs pour le
retrouver à chaque coin de rue et qu'il
me fabrique des ciseaux couleur terre avec
des troncs de palmiers qu'il porte dans sa
besace

Alors, continueras-tu à faire entendre ta
petite musique, grand-père
Comme ce paysage mobile dans ce visage
immobile
Toujours autre à chaque apparition

Sœurs fourmis, que faites-vous
Folles que vous êtes
Dans ma besace
Je me déplace
Et vous restez sans sol
Sans clé

/

Mais après tout
N'écoutez que le grouillement de vos
entrailles
Fourbissez vos armes
Foncez
Une banderille sur chaque miette
Comme un paradis
Sur la route de l'enfer

/

Avec cette manière de se consumer en un
éclat de rire sur sa chaise
Pour qu'on ne puisse jamais déduire un
monde de ces bruits
Alors que nul pont ne me dépose au-delà de
mes limites

Mais ce que tu voyais n'étais pas moi
Je n'étais pas dans ce que tu absorbais
Il y avait une eau dormante
Un pont qui n'enjambait aucun de nous
Ce que je regardais à ta place ne me déplai-
çait pas vers toi
Ces fils qui se tordaient et tombaient en
pétales de pierre ne me reliaient pas à toi
Et l'eau se retrouvait même à travers nos
portes

/

Comme cette vieillese du mot qui me
guette à la fin de chaque phrase

À chaque pierre correspondra un son même
si nous nous ressemblons comme deux
gouttes qui ne tarderont pas à s'avalier

Allez-y, quêtez cette quai-quête de l'absolu
Pour voir ce qu'il y a de nous dans cette eau
Qui couvre les mines
Tandis que je serai
Mort de faim, mort d'être trop plein
pour ne pas avoir su
comment me remplir et me vider
Et que tu continues de couler
dans cette étrange similitude
de la rage et du corps
Avec les difformités de mes gestes
Et de mon temps

Tout matador est comme une série d'amu-
lètes qu'on écrasera de nos ongles comme
si nous étions aussi réels que les méfaits qui
nous survivront

Oui, oui, je te chérirai dans une autre vie
pour que tu puisses y vendre chèrement ta
peau
ta peau de crapaud
de crapelle
de crapuleusement belle
pour que tu puisses suffoquer
dans le gouffre de tes eaux
comme ce puits que nous entourerons de
nos restes
cette pomme qui se dissoudra avec ses vers
et qu'on déposera au pied du poirier pour
de futurs épandages
après la disparition de toute nativité
comme cette lanterne qui brûle ce qu'elle
éclaire

De bout en bout, rail et ravage
Éclat et amour
Dans ces bouches qui rient et meurent
/

Frère écureuil, ce qui t'échappe, reverdira
et s'assèchera dans nos jardins à la suite de
nos glorieuses disparitions
Pendant que je tendrai l'arc
Pour rompre les cous
Jusqu'à ce que le rouge vire au noir
Le noir devienne
Ce point aveugle
Qui nous lie à mort
Dans cet inachèvement du bras
Qui n'achève aucune étreinte

Je sais que tu m'envoies les moustiques, les
oiseaux, leurs fientes
Tu m'envoies les bulles d'air qui remontent
de l'eau
Tu m'envoies le bourdon et son chant
Tu m'envoie la surface polie de l'eau
Le fond obscur de l'oiseau
Mais tu te retires de mon jour
Tu me laisses dans ta nuit
Pour que je dise autrement ton chant

Nous ourdirons les intrigues de la nuit
N'y manquera aucune lumière factice
Qui tremblera sur chacune des feuilles
Que tu laisses tomber dans mon attente
Nous trouverons des cendres
Que nous disperserons ensemble
Pour renouveler la saison
Et la lune
À la tombée de chaque chute
Mes feuilles
Tes lumières
Ma folie

UN QUART DE CIEL APRÈS

Et cet amour que nous singeons
Dans le nulle part de ma barque
Loin des serpents
Qui prolongent ta langue
Un quart de ciel après ta chute

Je te signerai avec l'index
Je te désignerai faiblesse des lèvres
Qui se déclenche
À l'approche du mot
/
Qui finit arme, finira cadavre
Pour me jeter loin de ta gorge

J'aurais voulu me joindre à chaque eau
Et couler
Vers le fond
Profond
De cet instant
Qui fait la durée
Petite gerçure
Sur ma lèvre
Qui grandira
Pour m'engloutir
Sans peau, ni pelage
Et passer mon agitation à tout liquide
Entre corrosion et évasion
Frère poirier
Toute légende coulera
Entre ève et lèvre
Qui délieront
L'impuissance de nos jambes

Attaquer le sud, ça marche toujours, avec
les bêtes qui ont perdu tout nord
Et les braves petites filles qui s'épuiseront à
toutes les courses
Mais jusqu'où veux-tu pousser le mot avec
ta tête ridicule
Pour parler de quelle gloire

À qui ressemblait ton père avant que tu ne
commences à lui ressembler dans ces eaux
gluantes qui multiplient ton dos comme
autant de cadavres au pied de cet arbre

/

Et après, le sang se mettra à bouillir jus-
qu'au cœur

Et après, le cœur pourra s'enflammer

Mais que mangeras-tu pendant que tout te
consume

J'aime pas les poires
J'aime pas les bananes
J'aime pas les pêches
J'aime le raisin
J'aime pas les charges
J'aime pas qu'on me dise bonjour quand je
mange mon collier
J'aime pas qu'on respire au milieu du mot
Parce que tout ça passera
Par ce que tu respireras de moi
Par ce que tu expireras dans le mot

Tu penses et j'entends ce que tu ne dis pas
Je te vois quand tu désertes les mots
À côté d'une barque
Que je ne vois pas
Sans savoir que dire à charlie pour qu'elle
ne fasse pas sa mistinguette
Pour qu'elle ne se pointe pas tous les jours
Avec son péché mignon devant les sorties
Sans savoir ce qu'elle fera demain
Ce qu'elle fera de son chien demain
Ce qu'elle fera de ses cheveux demain
Ce qu'elle fera de sa vie demain
Sans savoir comment elle se posera la ques-
tion de demain
Si elle sort avec perruque ou perroquet qui
pourrait contrefaire ses accents
Ramasser ses serviettes tâchées ou imma-
culées
Pour qu'elle voit de ses yeux les têtes
Qu'elle sorte de son sac tes mondes à venir
Et étire tes mots à l'extrême

Bien sûr que tout ça, c'est avant le poème
Avec la vie come une suite d'équations im-
possibles
Pendant que la terre brûle
Et que tu trembles avec ta mémoire
Dans l'heure qui se fait
Pour renommer ce qui bouge

Au loin, ève remodelait ses courbures
Et ton vieux mont là-bas
Ton vieux démon
Courbé sous les cadavres
Parce que toujours
Amour
Nous ramènera
À ce ruminement
De la vache
Qui jour et nuit
Torture ses molaires
Pour ne jamais rester
Sans provisions de verdure
Et de peur
En attendant que tu me perdes dans le noir
Où tu ne seras plus
Vieux poirier
Vieille lune
Et ainsi des vaches qui brouteront
La langue de mes chèvres
Tout entier tendue
Vers la mort que tu détournes

Au commencement
personne ne sortira d'aucun mot
de ces formes découpées dans l'espace
qui nous déduiraient de ce que nous sommes
qui nous réduiraient, petit frère
pour que je coupe un autre de mes doigts
et qu'il tombe dans cette eau
entre baiser et morsure
et retrouve ce qui nous accomplira
même si je n'aurais jamais autant de mains
pour te tenir partout dans l'espace
innommable oiseau

/

même si personne n'a su que faire quand il
avait le monde entre les mains

Et après, nous mangerons nos têtes
Et après, nous n'aurons plus de tête
Et après, nous ne serons plus nous-mêmes
Et après, nous n'existerons plus
Voilà le désastre que peut faire une bouche
Je te préviens que je ferai tout pour me défendre
Ta tête aussi apparaîtra sur une chaise
Sans pieds
Que nous poserons
Au centre de ce que nous fûmes

Je ne regarderai que toi, n'entendrai que toi
Que ce qui dépasse de ce que tu caches
Que ce qui déborde ce que tu tais
Avec cette chevelure attisée de mamie que
tu portes comme une gloire alors qu'elle
reprise ses jours dans les pans de ses lèvres
qu'elle a grasses et velues
Mamie qui tombera bientôt de ses arbres
pour ramasser mes lettres
Alors qu'elle ne pourrait même pas répondre
de son heure à venir
Ni des yeux qui nous perpétueront et que tu
ne sauras ouvrir d'aucune de tes langues
/
Comme cette lumière qui nous vient long-
temps après la mort

Peux-tu m'ouvrir tes rêves
Dans mes doigts qui dépriment
Entre toi et tout
Toujours en deçà de la vérité de ton visage
Qui emporte vent, verdure, boue et désert
Affadie le mot
Alors que du haut de ton âge
Tu regarderas le monde
Comme autant de mortes nuits

Au lieu de parler, vas-y rené, prend ton
envol vers les chats aux longues queues,
vers les roches aux fortes pentes, vers les
haies de rachel, vers les fonds chauds de
jeanne

À travers la brume, vers ce qui t'intrigue
Alors que tu ne savais rien d'hier et que tu
tomberas comme une abeille dans les fentes
de demain

Reprend ton envol vers l'alouette, vers la
marguerite et laisse tomber ta fiente comme
une olive entre l'eau et loire

À un siècle de distance, ce que tu voyais ne
ressemble plus à ce qui reste de toi tandis
que je te laisserai passer par-dessus ma tête
Entouré de garces, de moutons, de beignets
et de ces oiseaux bavards près de l'eau

Autant de nerfs que de feu complexe

Vas-y crève là où tu es

Au milieu de ce parterre de fleurs

Un bouton d'or sur ton œil

Pour singer ma disparition

Entre ce que je nomme

Et ce que j'engloutie

J'ai dit sang
T'as dit chair
Et je me suis mis à digérer
Ce qui était entre sang et chair
Avec mes crocs
Empruntés à mes chiens
Pour que nos nouveaux maîtres
Puissent aiguïser
Leurs dents
Dans nos cous

Je peux t'apporter des coquilles d'escargot
Un gobelet hors d'âge
Un roseau sans matricule
Des tessons qui n'ont plus leur mémoire de
bouteille
Une chaîne qui a gardé l'amour des che-
villes qu'elle a touchées
Poussière de pierre
Autant chair que pierre
Fleurs dont le rouge se perd dans la rouille
qui les sculpte
Autant de traits qui se transforment en
autant de morts qui attendent que tu les
effleures par l'une de tes pensées
Ô mon amour
Que je ne sais extraire
De quelle pierre
De quelle auge
De quel purin

Les cris ne sont pas audibles
Ce qui est audible n'est pas visible
Ce qui est visible n'est pas dicible
Un amas de feu et de mots à déblayer dans
la course

/

Mais quelle seconde de ce rêve te sera un
nouveau départ

Je voudrais qu'on rêve ensemble
Qu'on se réveille ensemble
Je voudrais qu'on attrape d'une même main
Qu'on entende d'une même oreille
Je voudrais te saluer de près
Ne jamais te perdre de loin
Je voudrais te voir par tous les moyens de la
vision
Je voudrais que l'intérieur commence par toi
Que l'extérieur ne soit que toi
Je te voudrais dans la volonté et dans ce qui
la dépasse

/

Je me voudrais ce qui court vers toi
Ce qui s'anéantit et retrouve vie en toi
Sans que tu ne diminues en rien
Je me voudrais ailes déployées
Corps qu'aucune aile ne peut porter
Je te voudrais destination de toute lettre
Source de tout mot
Je te voudrais champ et chambre
Terre et arbre, iris et son regard
Comme si ta vie était l'envers de la mienne
Et qu'elle serait balayée par le même souffle

Tu ne t'occuperas que de moi n'est-ce pas
Tes pensées ne seront que pour moi, n'est-ce pas
Dans ta vue, il n'y aura que moi, n'est-ce pas
Sous ta peau, il n'y aura que moi, n'est-ce pas
Toutes les cloches de tes sens sonneront en
même temps pour moi, n'est-ce pas
Même si tu voulais te couper de moi
T'enfermer
Tes quatre murs seront moi, n'est-ce pas
Même si tu voulais t'éloigner
Tes ailes et chemins seront moi, n'est-ce pas
Même si tu voulais disparaître
Ta disparition serait moi, n'est-ce pas

Tu n'es jamais réponse, me dis-tu
Tu es toujours absence ou distance, me dis-
tu
Je ne saurais être réponse que tu ne seras
jour que tu ne lèveras
arbre que tu ne verras
herbe que tu ne fouleras
ronce que tu ne toucheras

Tout pas te cherche, ne le savais-tu pas
Toute tête roule vers toi, ne le savais-tu pas
Toute soif tend vers toi, ne le savais-tu pas
Toute folie n'attend que toi
Ne le savais-tu pas
Ne le sauras-tu pas
Ne veux-tu pas le savoir
Tout rêve ne languit que de toi

Mais ce qui bouche la vue
Ne devient pas porte sur toi
Me laisse à la porte de ma vue
Deviens mur qui me sépare de ta vue
Terre qui me coupe de ta folie

Je te parle de folie
Le bon fou ne parle pas
Ne questionne pas
Le bon fou s'abîme dans sa folie
Dans le silence qui l'approche de toi
Pour oublier ce qu'il fut
Ce qu'il ne sera pas

/

Ce qui n'existera que dans l'œil
Sur la langue
Dans le sang de la bête
Qui nous dévisage

Table

Combien suis-je eau	9
Abolition du hasard	27
Ce que j'ai de reptile en moi	39
Un quart de ciel après	69

Achévé d'imprimer par Plein Chant à Bassac (Charente) en juin
2008. Flashage: Le vent se lève... à Rioux-Martin (Charente).
Façonnage: établissements Grangeaud à Angoulême. Dépôt légal:
2^e trimestre 2008. Numéro d'éditeur: 430.

POÈTES EN RÉSIDENCE
À ROCHEFORT-SUR-LOIRE

Pierre Garnier, *Loire vivant poème*, 1998

Pascal Commère, *Honneur au fantassin
G, conscrit en Meuse*, 2000

Thierry Renard, *L'éclosion du coquelicot*, 2002

Colette Nys-Mazure, *Seuils de Loire*,
2002

Joël Bastard, *Au dire des pas*, 2004

Erwann Rougé, *Paul les oiseaux*, 2005

Brigitte Gyr, *La Forteresse de cendres*,
2006

James Sacré, *Le poème n'y a vu que des
mots*, 2007

Seyhmus Dagtekin, *Au fond de ma
barque*, 2008

Catalogue sur demande

le dé bleu
le farfadet bleu
mots-nambules

L'IDÉE BLEUE

85310 CHAILLÉ-SOUS-LES-ORMEAUX
<http://ideebleue.aspoesie.fr>

Quand tu te retires du monde
Le monde ne s'arrête pas pour autant
Ne se retire pas
Quand tu vas dans le vaste monde
Tu ne deviens pas vaste pour autant
Quand tu te privas de la multitude
Tu n'occupes pas pour autant ta solitude
Tu ne l'élargis pas
Quand tu te chasses du bruit
Tu ne découvres pas pour autant le silence
Quand tu te coupes les branches
Tu n'augmentes pas pour autant
La sève qui irrigue ton front

S.D.

Seyhmus Dagtekin est né en 1964 à Harun, village kurde au sud-est de la Turquie. Après des études dans l'audiovisuel à Ankara, il arrive en 1987 à Paris où il réside. Il écrit en français, en kurde ou en turc. Il a publié plusieurs livres au Castor Astral, parmi lesquels *Les Chemins du nocturne* (Prix international de poésie francophone Yvan Goll) et *Juste un pont sans feu* (Prix Mallarmé 2007), ainsi que chez Robert Laffont un roman *À la source, la nuit* (mention spéciale du Prix des Cinq Continents de la Francophonie).

Couverture: Seyhmus Dagtekin, La Parole.

ISBN 978-2-84031-246-8
Prix: 12 €

